

Hommage à André Langevin, prix Athanase-David 1998. La discrétion de l'homme, la force de l'oeuvre

Pierre Filion

Numéro 93, printemps 1999

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/37815ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Productions Valmont

ISSN

0382-084X (imprimé)

1923-239X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Filion, P. (1999). Hommage à André Langevin, prix Athanase-David 1998. La discrétion de l'homme, la force de l'oeuvre. *Lettres québécoises*, (93), 7-7.

HOMMAGE
Pierre Filion

Hommage à André Langevin, prix Athanase-David 1998

La discrétion de l'homme, la force de l'œuvre.

SI ANDRÉ LANGEVIN SE FAIT DISCRET DEPUIS VINGT ANS, son œuvre, elle, continue sa vie publique sans faiblir. Avec ses cinq romans — *Évadé de la nuit*, *Poussière sur la ville*, *Le temps des bombes*, *L'élan d'Amérique*, *Une chaîne dans le parc* —, il a mis en place un monde fait de personnages et d'histoires inoubliables qui ont marqué plusieurs générations de lecteurs et imprimé dans les pages de notre imaginaire des destins indélébiles. Que les professeurs mettent toujours à l'étude le plus connu de ses romans, *Poussière sur la ville*, quarante-cinq ans après sa parution couronnée par le prix du Cercle du livre de France (qu'on qualifiait à l'époque de « Goncourt canadien ») prouve assez que l'œuvre est devenue un classique : moderne en son temps, moderne encore aujourd'hui, car ses thèmes humanistes tendent à l'universel par la profondeur du traitement qu'il en fait. C'est la marque d'un grand écrivain que de donner des œuvres qui durent et passent l'épreuve du temps, ces Fourches Caudines qui retiennent si peu de textes alors que tant d'autres passent à travers et tombent dans l'oubli.



André
Langevin

On a dit d'André Langevin, récemment et bien avant, qu'il est le plus existentialiste de nos romanciers. C'est facilement dit et cela sert bien la critique. C'est peut-être le plus camusien, mais c'est surtout, lorsqu'on revisite son œuvre et qu'on accepte de se laisser pénétrer par elle afin qu'elle tourne et retourne dans les tourelles de notre château de lecteur, le plus rimbaldien de nos maîtres. Son art poétique n'est qu'accessoirement existentialiste. La voie royale à laquelle son écriture nous conduit est plus fraternelle que philosophique, plus ancrée dans la condition humaine que dans les mouvements idéologiques qui la fanatisent et s'en éloignent : il s'agit plus de sauver sa vie par l'action que de chercher désespérément à lui donner un sens qui tiendrait de la réflexion sur l'art de vivre en société.

Le prix Athanase-David qui vient de lui être attribué arrive tard. Pas trop tard, mais tard quand même. Ce prix, le romancier aurait dû le recevoir à la fin des années soixante-dix. L'erreur est à demi corrigée puisque voilà son œuvre enfin couronnée du plus prestigieux prix de la Belle Province. Que l'auteur se fasse discret depuis l'arrivée au pouvoir du PQ en 1976 et la mort de son grand ami Hubert Aquin en 1977 en dit long sur les motifs véritables qui le tiennent au silence. Nous sommes devenus un peuple incapable de rêver, dirait-il, nous avons pris d'assaut

nos aspirations légitimes et nous avons réussi à nous en ligoter les mains, le cœur et l'esprit.

Je sais qu'André Langevin est loin de la rumeur publique, je le connais bien et je respecte la souveraineté de son silence. Mais je le sais aussi très près de nous tous, au cœur de notre possible, au cœur de notre cavalcade culturelle, terriblement au fait de notre fragilité linguistique et de notre errance politique. Lui dont la langue, dans les tribunes romanesques, théâtrales et téléthéâtrales, ainsi que journalistiques n'avait rien d'approximatif, une langue jamais humiliée ; lui dont l'œuvre est une affirmation majeure selon laquelle la littérature constitue un des fondements essentiels de la société ; lui dont les mots « d'esprit » ont été maintes fois prophétiques dans les centaines d'articles qu'il a écrits pour *Notre Temps* et *Le Devoir*, puis pour le *Magazine Maclean* entre 1961 et 1969 alors qu'il pourfendait les idées exaltantes et exaltées de la Révolution tranquille en train de se faire, comme un grand écuyer solitaire, parfois farouche, à l'épée toujours incisive.

Les héros des romans d'André Langevin — Jean Cherteffe, Pierre Dupas, le médecin de Macklin et sa femme Madeleine, le docteur Dubois, Claire Peabody, Pierrot et Jane — ont ouvert une brèche dans l'imaginaire canadien-français, devenu « québécois » par la magie des années soixante. Ils ont permis qu'une nouvelle génération de héros littéraires naisse, qu'une nouvelle conscience de nous-mêmes s'installe par devers nous, et qu'elle contribue à nous ouvrir la route de la liberté. Cette route est bien celle de Rimbaud, ce bon compagnon qu'il avait placé en épigraphe de son premier roman, *Évadé de la nuit*, publié en 1951 et qui avait aussi remporté le prix du Cercle du livre de France : « J'ai eu raison dans tous mes dédains : puisque je m'évade. »

Je vous salue, André Langevin, et vous félicite pour l'honneur qui vous est fait cette année. Votre œuvre, pleine de vertiges épiques et de solitudes inconsolables, la mérite hautement. Votre profonde connaissance de l'homme, votre compassion sans pitié et votre force d'écriture circuleront encore davantage et toucheront de nouveau de jeunes lecteurs, ceux-là qui vous accueillent chaque année : ils reconnaissent que la lumière qui circule entre les lignes de vos livres est la même qui soutient leur propre idéal de liberté et qu'elle a toujours les yeux bleus.

Pierre Filion

22 décembre 1998